

CÎTÈ DES ARTS

HORS-SÉRIE

www.citedesarts.net

  [citedesarts83](#)

ésad
tpm

École Supérieure d'Art et Design
Toulon Provence Méditerranée



école supérieure
d'art
et de design
toulon provence
méditerranée

EDITO | ✂

JEAN-MARC AVRILLA
Directeur de l'ESADTPM.

Préparer les étudiants à entrer dans leur activité professionnelle est l'objectif premier de l'ESADTPM. Cet objectif se décline de manière aussi singulière que les professions artistiques sont diverses et évolutives dans le temps. Nos diplômés sont formés pour être en capacité de s'adapter à un monde artistique, culturel et professionnel en mutation.

Dans les écoles d'art, et la nôtre en particulier, l'accompagnement est celui du compagnonnage individualisé assurant une transmission entre promotions et entre générations, non seulement des pratiques mais aussi des réseaux. Et ce compagnonnage se déroule comme un travail entre pairs.

Pour favoriser cela, l'ESADTPM a mis en place, sous l'intitulé Plateforme 10, un ensemble de dispositifs d'accompagnement de nos étudiants et diplômés, sans distinction, permettant aux premiers de comprendre les régimes sociaux et fiscaux, ou les modèles d'organisation professionnelle de leurs futures activités artistiques, et offrant aux seconds un accès privilégié aux ateliers techniques et à des résidences d'artistes. Cette exposition collective fait partie d'un de ces dispositifs, celui de la valorisation de leur travail, à côté des expositions individuelles présentées dans la Galerie de l'École.

Alter Ego est donc exemplaire de ce compagnonnage des artistes issu d'une très longue histoire et d'un programme plus récent répondant au contexte actuel et en devenir du monde de l'art et de son marché du travail. Mais cette exposition est pour ces jeunes artistes l'occasion de montrer au public leur regard sur le monde et sur la place qu'ils souhaitent donner à l'art.

Supérieur d'Expression Plastique (DNSEP), le Master des écoles supérieures d'art françaises, nous avons aussi souhaité inviter dans ce numéro hors-série, deux diplômés issus de notre cursus de premier cycle Design, qui ont poursuivi en Master après l'ESADTPM, et dont le démarrage dans la vie professionnelle a été particulièrement remarqué.



Ce numéro spécial de Cité des Arts est donc l'occasion de rencontrer les quatre diplômés sélectionnés et leurs compagnons de route, à travers quatre dialogues, quatre productions à quatre mains, révélant la richesse de leurs univers respectifs.

À côté de ces quatre récipiendaires du Diplôme National

Cela témoigne à notre sens de la spécificité et de l'intérêt d'accueillir dans une même école un cursus design et un cursus art, afin que l'un et l'autre se nourrissent et, à l'heure où l'innovation naît des rencontres des disciplines et où les mutations du monde nous conduisent à revoir nos grilles de lecture, ouvrent à nos étudiants des perspectives pour ré-enchanter le monde.



ALTER EGO

Un diplômé
Mikaël Breneol
Joshua Leterreux
Flora Marchisio
Zachary Vincent
Pauline Testi
Alexandre Espagnol
Laëtitia Romeo
Vehanush Topchyan
Un invité

Exposition des
diplômés
19.03.-07.05.²⁰²²

La Galerie du Canon
10 rue Pierre Sémard
toulon

MIKAËL BRÉNÉOL

Contre-performer.

Après un cursus composé de points de vue artistiques variés, Mikaël Brénéol pointe du doigt une réalité bien courante pour les artistes de notre société en se nourrissant des problématiques de son travail alimentaire.

Tu parles de l'œuvre que tu vas présenter à la galerie du Canon "ALT" comme d'une ode à l'ennui. Qu'en tends-tu par là ?

Dans ma démarche, j'observe et cherche les détails sur les murs. C'est quelque chose qu'on fait quand on s'ennuie, pas quand on a quelque chose à faire. J'invite le spectateur à réaliser cette même démarche. Je mets en valeur ces défauts en les reproduisant plusieurs fois dans l'espace. Ils restent discrets, à la frontière de ce qui peut être remarqué avec évidence et de ce qui va rester anodin, quasi invisible. Avec ALT, je procède par le dessin, j'utilise tout ce qui s'adapte à la surface pour imiter, à la manière du trompe l'œil. Je fais également référence à l'efficacité informatique, à la rapidité et à la facilité de faire un copier-coller, ce raccourci qui contraste avec le temps réellement nécessaire pour effectuer la tâche. Cette combinaison de touches est une alternative, comme le fait de proposer aux spectateurs de regarder un mur déjà présent plutôt qu'une œuvre, ou de proposer un autre rythme.

Peux-tu nous parler de tes protocoles de performance ?

Mon expérience professionnelle dans la restauration rapide, en parallèle de mes études, m'a poussé à me questionner sur la lenteur et c'est ce qui lie mes protocoles artistiques. Ma première réaction a été épidermique. Il ne fallait pas perdre une micro-seconde, ne pas bavarder. On est des espèces d'enfants-machines, sans aucune marge de réflexion. Je suis devenu manager et je ressens

une sorte de schizophrénie dans ce rôle. Dans ma démarche, je prends le contrepied, par la discrétion et l'inefficacité. Comment puis-je proposer un recul sur ce rythme ? Qu'est ce que la lenteur va provoquer sur le corps ? Comment circule-t-on dans l'espace ? La performance est quelque chose qui se vit, une expérience du corps et nous vivons en premier lieu par le corps. Il y a moins de distanciation que par la peinture ou par la vidéo. Je ne garde pas de traces de mes performances en dehors de celles laissées par le dessin dans ALT. En utilisant majoritairement la matière existante dans l'espace, je recentre l'usage de l'espace et je pose la question du lien entre le lieu, la façon dont il est construit et la façon dont on s'y comporte.

Pourquoi avoir choisi Pauline Testi comme Alter Ego ?

C'est rare que nos travaux soient ressemblants, car elle travaille beaucoup sur l'indexation dans les bouquins et l'écrit. Par contre, nous avons des postures assez similaires dans notre façon de considérer ce que l'on produit et un goût pour le parasitage, les gestes anodins. Par exemple, elle insère des pages de livres différents dans des livres à la bibliothèque, ce qui crée des ruptures dans le récit. Pour elle aussi, si ce n'est pas vu, ce n'est pas très grave. On interpelle tous les deux discrètement le spectateur en intervenant avec un minimum de visibilité et d'outils. Certains peuvent passer à côté : si je ne touche que trois personnes sur cent, c'est déjà ça ! (rire). De son côté, elle a créé des choses que j'aurais aimé faire et vice-versa.

Que retiens-tu de ta formation à l'ES-ADTPM ?

Elle m'a apporté un cadre d'expérimentation assez "safe". On se lance dans ce milieu professionnel sans savoir comment cela va se passer, mais le cadre et les professeurs sont rassurants. On apprend en faisant, c'est l'école de la vie. Il y a à la fois un support théorique et personnalisé, mais aussi un apport critique qui n'est pas négligeable quand on veut se lancer en art.

Maureen Gontier

BIOGRAPHIE

J'ai débuté mes études par un cursus d'arts appliqués au lycée pour ensuite rejoindre la Sorbonne et y obtenir ma licence d'art et sciences de l'art. C'est majoritairement à cette période que s'est forgée ma pratique de la performance et du dessin. Le geste, sa dynamique, son inscription dans l'espace et sa trace constituaient alors le noyau dur de mes travaux. J'ai par la suite intégré l'ESADTPM afin d'obtenir mon DNA (Diplôme National d'Art) option Design, pour retourner ensuite vers la pratique des arts plastiques en obtenant, toujours au sein de l'ESADTPM, mon Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique. C'est surtout au cours de ces derniers cursus que se sont constituées mes influences actuelles, qui ont redirigé mes précédents intérêts pour le mouvement vers l'expérience du regardeur et son cadre. Ce qui m'a semblé longtemps être une forme d'indécision m'apparaît désormais en réalité comme un double cursus ayant forgé mon regard aux usages des lieux et aux choix plastiques qui les régissent.



Que ce soit avec les livres, les mots, ou le corps, Pauline Testi questionne nos limites et nos usages par la contrainte afin de se réappropriar l'intime.

Qu'est-ce qui te fascine dans nos usages des livres et des textes ?

Quand j'étais petite, j'avais une grand-mère dévoreuse de livres, on en avait plein. Mais, après son décès, les seuls livres que j'avais furent ceux qu'on devait acheter à l'école... et je ne voulais pas lire ces lectures imposées. Plus tard, j'ai voulu me réapproprier ce morceau de ma vie qui m'a échappé. Je choisis les livres de façon subjective, c'est important que ce soit moi qui aille vers le livre. Et je n'arrive pas à en lire un seul à la fois. J'ai besoin de créer des collisions avec différents textes pour les faire résonner. Je les massacre aussi ! (rire) Ils sont pleins de gribouillis, de notes, de feuilles ajoutées. Physiquement le livre s'use beaucoup, je le manipule comme de la matière. Je plains ceux qui les récupéreront ! Au-delà de l'objet, j'utilise beaucoup les mots à l'intérieur. Je n'expose pas les livres en tant que tel. Il y a une artiste, Martha Rosler, qui partage sa propre bibliothèque et je trouve ça génial, mais c'est tellement intime... Moi, je fais des relevés, des états des lieux de ma bibliothèque en utilisant les dernières phrases de chaque livre. Cela donne des paragraphes qui représentent chaque étage. Je réorganise souvent ma bibliothèque pour que l'ordre ait du sens, j'ai du mal à les laisser en place. Une fois

la nouvelle disposition trouvée, je fais de nouveaux paragraphes et avec tout cela, je fais des fanzines.

Pour cette exposition, tu vas présenter ton travail de dessin. Peux-tu nous en parler ?

Je fais des dessins des gestes répétitifs que je fais dans ma bibliothèque. C'est une façon de révéler les obsessions et les efforts qu'on s'impose... ça détermine nos limites. Depuis mes quatre ans, j'ai des migraines chroniques héréditaires qui font partie de ma vie. Elles me provoquent une hypersensibilité des yeux et j'ai un traitement. J'ai aussi des problèmes aux poignets. Ces contraintes physiques ont des répercussions dans ma pratique et cela ne sert à rien de les ignorer. Je sais faire des dessins très réalistes et j'ai souffert pour en arriver là, mais ça ne m'intéresse plus. Je préfère me comporter comme une machine. L'aspect mécanique est un fantasme dans ma pratique. En atteignant un produit lisse, je peux disparaître et questionner ma présence dans l'œuvre. Après avoir discuté avec Mikaël qui s'intéresse aux lieux dans lesquels il se trouve, j'ai eu envie de sortir de ma zone de confort. Normalement, dans ma pratique, avec mes livres, je reste dans une proximité physique avec ce qui m'entoure. Mais il y a un bâtiment en face de chez

PAULINE TESTI

L'obsession du quotidien.

moi, que j'observe tous les jours, et qui fait donc aussi partie de mon intimité. Et j'ai décidé de l'éprouver à ma manière.

Tu participes à la création d'un collectif d'artistes, comment est venue l'idée ?

On a lancé l'idée avec quelques anciens camarades. La dynamique de groupe fait du bien et cela nous permettrait de trouver un lieu pour travailler. Depuis qu'on est sorti de l'École, on travaille chez nous ce qui est parfois contraignant. C'est également très enrichissant de pouvoir parler de nos créations dans un atelier avec des gens. On a cherché des résidences, on a aussi pensé aller vivre sur Marseille, mais on préférerait faire ça sur Toulon !

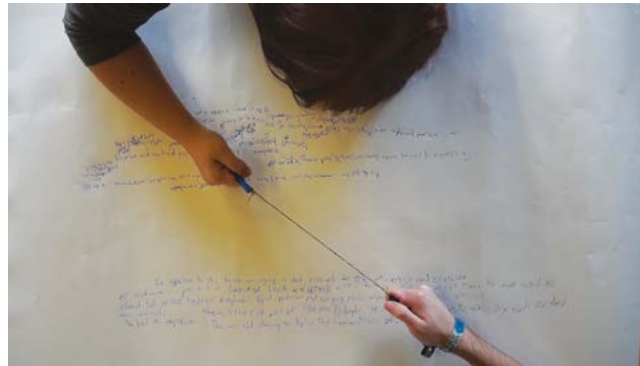
Maureen Gontier

BIOGRAPHIE

Après un cursus littéraire classique au lycée et une tentative peu concluante en prépa littéraire spé Arts, je me suis lancée dans l'aventure ESADTPM en 2013. J'ai validé mon DNAP en 2016, et j'ai obtenu mon DNSEP en juin 2019. Nous sommes actuellement en train de préparer avec d'autres artistes et anciens camarades de l'ESADTPM un collectif, mais nous sommes à peine au début de cette aventure (affaire à suivre).



DNSEP, Mikaël Brénéol, 2021



Interdépendances et écritures, Pauline Testi, 2016.



Travaux, Pauline Testi, 2016.

JOSHUA LETERREUX

Du manuel au virtuel.

Pendant ses études à l'ESADTPM, Joshua Leterreux crée avec des artistes de Rouen le collectif Mastic. Aujourd'hui implanté à Marseille, il s'adonne librement à la création de dessins, de vidéos et de dispositifs sonores assisté par son ordinateur.

Tu travailles sur des expérimentations sonores et vidéos assistées par ordinateur, qu'est ce qui t'a amené à t'intéresser au virtuel ?

Mon intérêt pour le virtuel est venu principalement de mes vidéos, dérivé de l'une de mes pratiques principales qu'est le dessin. Je voulais faire de plus grands formats, donner une nouvelle visibilité à mon travail et les introduire dans des installations pour sortir des supports traditionnels comme la feuille et le tableau. De là je me suis intéressé à l'animation en stop-motion (dessin par dessin) pour toujours avoir une pratique assez analogique, assez physique dans mes créations. J'ai ensuite associé cette démarche à des animations 3D en me servant de différents logiciels comme Blender et Unity. Mes dessins sont donc peu à peu devenus des montages vidéo associant l'animation manuelle à l'animation virtuelle. Je m'intéresse de plus en plus à comment introduire le virtuel dans mes créations. Récemment, je me suis mis à utiliser des masques et filtres Instagram, toujours associés à la 3D. Cela m'amène dans un autre espace de l'animation, de mes personnages, du caractère.

Mettre en relation la nature et le virtuel est quelque chose de propre à ton travail plastique, comment arrives-tu à restituer cela grâce à ton art ?

Pour moi, dans la nature et le virtuel, il y a comme un effet de miroir : lorsque je travaille la 3D, je trouve énormément d'inspiration dans les forêts, les montagnes et j'essaie de représenter ces environnements autant par le numérique que de manière sonore. Ma

pratique de la 3D et de l'animation est énormément basée sur le fait de créer des espaces virtuels inspirés de la nature et surtout de lieux où j'ai souvent été en groupe, en communauté. Pour mon mémoire à l'ESADTPM, je me suis interrogé sur les lieux et les moments qui ont été importants pour moi, ça m'a amené à me demander comment on reconstruit un endroit via les dispositifs sonores. Quels sont les sons et les instants mémorables propres à ces endroits ? Comment peut-on les créer ou plutôt les recréer virtuellement ? Qu'est-ce qu'ont fait ces lieux pour rendre ces moments importants ?

D'où vient ton style graphique ?

J'ai du mal à faire quelque chose de réaliste, j'ai tendance à dénaturer, à ne pas rester dans la représentation. Au début j'étais très inspiré par des dessinateurs japonais comme Yuchi Yokayama par exemple, ou Sergio Toppi qui travaille à la plume comme je peux le faire aussi. Je pense qu'aujourd'hui j'ai beaucoup évolué dans ma pratique, à force je n'y réfléchis plus trop.

Tu as travaillé d'abord à Rouen avant d'arriver à l'ESADTPM, qu'est-ce que cette nouvelle école t'a apporté, à toi personnellement et à ta pratique ?

Déjà le fait de changer de lieu, de cursus, de gens avec qui on interagit c'est quelque chose d'important quand on est aux Beaux-Arts. Je pense que ça m'a permis de concrétiser mon rapport à certains outils que j'utilisais comme le latex et le son. Le fait de confronter sa vision avec d'autres étudiants qui utilisent des outils similaires pour des choses

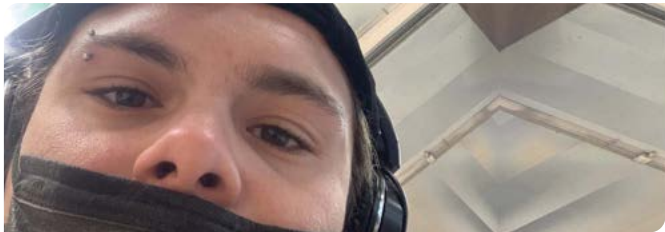
différentes, ça permet de grandir en échangeant et en apprenant avec eux. On se donne des conseils, on s'influence les uns les autres. Aujourd'hui ces étudiants sont devenus des personnes avec lesquelles je monte des projets. Pour moi c'est ce qui est le plus important : l'interaction et surtout la vision à long terme que ça nous donne.

Valentin Calais

BIOGRAPHIE

Né à Tarbes(65) en 1995, Joshua leterreux obtient son DNSEP à Toulon (ESADTPM) en 2021 à la suite d'un DNA à Rouen (ES-ADHAR), il vit et travaille à Marseille.

Les créations sonores et l'expérimentations vidéo sont le cœur des pratiques de Joshua Leterreux. La confrontation de médiums issus de nouveaux outils numériques et de techniques analogiques est primordiale dans sa création. Cela peut prendre l'apparence d'objets sonores sous la forme d'artéfacts, peu à peu contrôlées par des entités virtuelles. Joshua Leterreux ancre son univers autant dans le monde physique que virtuel. C'est l'essence même de son travail, permettant de créer un échange et une physicalité à des choses qui n'en ont pas la possibilité, une histoire à des choses oubliées. Ces manifestations prennent vie dans des protocoles de créations techniques et expérimentaux, représentant des bribes de souvenirs et d'événements. Du field recording à l'animation stop-motion, ces créations et protocoles sont ancrées dans un univers cryptique propre à lui.



Pour toi qu'est-ce qui caractérise le collectif Mastic ? Qu'est-ce qui vous rassemble ?

Déjà ce qui nous rassemble, c'est qu'on est amis et qu'on a comme objectif et comme plaisir le fait de vouloir s'intégrer dans une scène marseillaise qui est en expansion, sans pour autant se rattacher à une structure qui existe déjà mais plutôt en imposant nos propres codes. Être à Marseille, ça nous permet aussi d'offrir à certains autres artistes de la région des possibilités de travailler avec nous, de rester ouverts sur les autres.

Tu travailles à partir d'objets et d'images tirés du web, tu peux m'en dire plus ? Comment les choisis-tu par exemple ?

J'en sélectionne énormément. Je passe beaucoup de temps sur internet, Reddit, Facebook et plein d'autres sites un peu obscurs. Je screene et j'enregistre beaucoup de choses. Celles que j'utilise sont en rapport au courant de pensée des projets que je réalise, et aux thèmes récurrents dans mon travail, selon des périodes d'expérimentations qui se veulent parfois spontanées, parfois plus longues.



A propos de balcon, Alexandre Espagnol, 2021.

Il y a un rapport entre les objets et les images que tu utilises ?

Il y a un rapport qui s'établit parfois avant, parfois après, mais il y a toujours un rapport dans les mises en relation. Il y a une sorte de cohésion quand je fais des installations, ça devient comme un microcosme constitué d'objets et de vidéos, qui pourrait exister par lui-même de façon autonome.

Pourquoi réutilises-tu tes vidéos dans le cadre d'installations ?

Pour casser le délire de la virtualité des vidéos. À la base, je viens de la peinture donc ça me permet de les rendre palpables. Je pourrais faire une vidéo sur une toile, une planche, une pierre... un support qui soit attiré à cette vidéo, contrairement à un court-métrage ou à un film où l'image peut être présentée sur n'importe quel écran.

Il y a quelque chose de brut et dérangeant dans tes dispositifs, comment expliques-tu tes choix esthétiques ?

J'aime ce qui est brut, surréaliste... tout ce qui me sort du white cube m'intéresse. Mes goûts tournent autour de l'ésotérique, du creepy, du néogothique, ou à l'opposé, de ce qui est enfantin,ignon même. Cette association m'attire.

ALEXANDRE ESPAGNOL

La projection et ses objets.

Alexandre Espagnol, également membre du collectif Mastic, partage avec son alter-ego un intérêt pour l'entre-deux virtuel et organique en constituant des vidéos numériques projetées.

Tu as travaillé sur des sujets polémiques comme ACAB ou bien le crop-circle, est-ce qu'il y a quelque chose que tu cherches à dénoncer ?

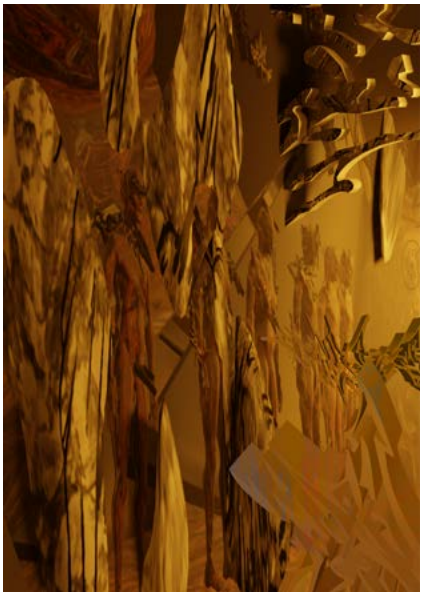
Je ne cherche pas forcément à dénoncer, c'est plutôt un ensemble de phénomènes dont je suis témoin dans les situations sociétales que je vis. Je ne me vois pas vraiment comme un acteur face à ces phénomènes mais plutôt comme un spectateur averti. C'est pour en parler, sans forcément trop politiser...Quoique, ça les politise tout de même, ce n'est pas non plus un documentaire... Je pense que ma production est tout de même moins politisée que je peux l'être moi-même.

Valentin Calais

BIOGRAPHIE

"Les installations d'Alexandre Espagnol assemblent objets de récupération, sons et vidéos : son travail court-circuite toutes hiérarchies entre les mondes physiques et virtuels, les temporalités linéaires et cycliques. (...) Sans chercher à domestiquer ces matériaux glanés, il les organise en bulles psychiques aptes à héberger les spectres de nos névroses."

Texte de Alexia Abed, Manifesto XXI



Travaux, Joshua Leterreux, 2022.



Solo show - Joshua Leterreux



Dernières vid, Alexandre Espagnol, 2021.

JEAN-MARC AVRILLA

Qu'est ce qu'une école d'art et à quoi conduit-elle ?

Vous voulez savoir à quoi pourrait ressembler votre expérience dans votre future école ? Le directeur répond à toutes vos questions.

Comment choisir le diplôme à viser dans votre école ?

Je ne crois pas que le choix soit surdéterminé. C'est la personnalité de l'étudiant et sa relation au réel, à la notion d'usage qui va déterminer son choix entre art et design.

Quelle est la valeur d'un étudiant sur le marché du travail ?

C'est complexe parce que le marché

que vous faites, si vous voulez vivre de votre travail d'artiste, vous pouvez avoir des modèles d'insertion très différents : d'une activité classique salariée à des modèles plus sophistiqués et plus en lien avec la souplesse actuelle du marché. Aujourd'hui, cela correspond à une pluriactivité rémunératrice. Ce sont des modèles économiques qui ne sont pas forcément très étudiés, mais ce sont ceux des indépendants.

activité est directement en lien avec les enseignements donnés à l'école.

Vous gérez une trentaine de professeurs permanents et une trentaine d'intervenants. Quels sont les difficultés et les enjeux avec une telle équipe ?

Ça paraît beaucoup, mais c'est dans la moyenne des autres écoles. Cela demande beaucoup d'attention à l'organisation de l'emploi du temps. La difficulté est de combiner le temps d'enseignement et le temps de travail personnel pour un étudiant. Il faut le prévoir de façon annuelle, semestrielle, mensuelle, hebdomadaire et quotidienne.

Quels sont les partenaires pédagogiques de l'ESADTPM ?

Nous avons des partenaires qui interviennent pour différentes raisons. Il y a des stages obligatoires en premier cycle avec des structures artistiques, des artistes, ou des artisans, mais toujours des acteurs culturels. En deuxième cycle, il y a des stages plus longs. Hors stage, nous avons aussi des partenaires pédagogiques qui offrent la possibilité de développer des compétences particulières et très concrètes. Je pense par exemple à l'Université, sur des projets de recherches, d'expertises scientifiques, des projets liés au terrain, comme l'aménagement du campus qui permet une approche méthodologique d'enquête pour les étudiants en design.

Vous apportez aussi à vos étudiants différents points de vue en sciences humaines, en quoi est-ce important de les questionner sur la place de l'art dans notre société ?

Il s'agit de questionner la manière dont la société s'organise, dont elle vit, donc évidemment la place de l'art. Cela a toujours posé question. Pourquoi a-t-on besoin de

produire des objets et des formes qui n'ont pas d'utilité ? Les sciences humaines dans une école d'art ont vocation à interroger cela, mais aussi à interroger la société, pour comprendre comment elle fonctionne et mieux identifier la place que l'on souhaite avoir dans cette société en tant qu'artiste.

Quelle quantité de voyages peut-on faire durant un cursus complet ?

Ce n'est pas quantifiable. Mais un étudiant part au minimum deux ou trois fois en voyage d'étude, dès la première année. C'est même une règle dès la première semaine. Il découvre des lieux à Marseille, Nice et dans la métropole. Il y a aussi des moments phares avec la Documenta, la Biennale de Venise et celle de Lyon, qui ont lieu en deuxième et troisième année.

Comment apprennent-ils à mettre en espace leurs travaux ?

C'est une préoccupation qui commence dès la première année, à travers des bilans semestriels. Ils doivent mettre en espace leurs propres travaux, sur un plan, ou en volume. En deuxième année, on leur demande d'accrocher cela dans un espace. C'est quelque chose de régulier. Ce sont des moments d'essai et d'expérimentation. Les enseignants et artistes les accompagnent et discutent des œuvres et des qualités de représentation de leur propre travail. Depuis cette année, nous avons des enseignements spécifiques sur le déploiement des œuvres dans l'espace. C'est lié à ce nouveau bâtiment, sans angle droit, avec du béton, qui appelle des artifices, des cimaises.

Qu'est-ce qui est intéressant à vos yeux dans cette exposition des jeunes diplômés ?

Elle fait partie d'un des dispositifs d'accompagnement des diplômés après l'école. Nous assurons un suivi qui permet de ne pas lâcher les diplômés dans la nature après l'école. Il y a des rendez-vous proposés six mois après l'école, pour faire le point, et il y a cette exposition un an après leur sortie qui leur permet de défendre le travail fait dans l'école. C'est l'occasion de les aider à valoriser leur travail. Nous proposons aussi des résidences, en collaboration avec les trois écoles du



Sud via l'association "Voyons voir". Nous proposons également une résidence à Chateaufort, plus institutionnelle, comme celle de Lena Dur qui aura lieu bientôt. Également Miramar, un dispositif de résidence à l'étranger dans le bassin méditerranéen. Nous mettons aussi en place un partenariat avec le Pôle Arts Plastiques de Six-Fours. Ils peuvent également toujours venir utiliser les ateliers de l'école pour un appui technique. Pour nous, c'est aussi un bon moyen de maintenir un lien avec eux et de les faire rencontrer les étudiants actuels.

Qu'est-ce qui différencie les étudiants d'aujourd'hui comparés à ceux d'hier à vos yeux ?

J'ai vu une évolution du positionnement de l'école, les étudiants ont plus d'assurance aujourd'hui qu'ils n'en avaient il y a dix ans. L'école a renforcé ce qu'elle renvoie. L'étudiant est aussi rassuré par ce nouveau bâtiment. C'est peut-être curieux mais l'objet sculpture rend de la matérialité. Les pratiques évoluent, il y a des appétences par génération, les étudiants sont des éponges et absorbent les nouveautés, l'actualité. J'ai aussi l'impression qu'ils ont une certaine indépen-

dance aujourd'hui par rapport aux grands courants artistiques, c'est un vrai sujet.

En quoi consiste le programme de professionnalisation ?

On a un programme multiple qui s'appelle "À suivre" destiné à rencontrer des professionnels de la diffusion et des questions juridiques et fiscales. Nous participons également à un programme avec le Conservatoire TPM⁽¹⁾ et le Port des Créateurs⁽²⁾ qui implique d'autres disciplines artistiques.

Comment fonctionne ERASMUS pour un étudiant en Art ?

Quelle que soit la discipline, c'est l'idée de partir un semestre ou moins en UE ou dans une école signataire de la Charte. On va dans une autre école et on suit son programme. Cela permet de parler une autre langue et d'aborder son travail avec d'autres méthodes. C'est aussi une manière de commencer à se constituer un réseau d'étudiants, d'enseignants et d'artistes. Dans notre école, de manière générale, le lien est très fort entre étudiants et enseignants.

Maureen Gontier

(1) conservatoire-tpm.fr - (2) leportdescreateurs.net



de travail n'est pas homogène. L'atout de nos étudiants est leur capacité d'adaptation à des milieux différents, à travers des pratiques, des contextes, des publics différents. Selon les choix

Comment vos professionnels de l'enseignement accompagnent-ils les élèves ?

Déjà, 80% de nos enseignants sont des professionnels, artistes, responsables de structures ou architectes, et leur



© Jaiir Lanes pour la RMN



FLORA MARCHISIO DEFENDINI

En quête de soi.

Flora Marchisio Defendini convoque les souvenirs des spectateurs pour en prendre soin. À travers l'espace, d'étonnants contrastes de matières, ou la voix, elle crée du commun là où la société ne propose qu'artifice.

Dans ton travail, on ressent cette inquiétante étrangeté dont parle Freud. Est-ce une sensation qui te parle ?

C'est possible, j'aime détourner les matériaux pour rappeler des choses intimes aux spectateurs. Je joue par exemple avec l'élément de l'eau car cela m'évoque ce que l'on pourrait ressentir dans le ventre de sa mère. Le rapport intime dans mon travail se fait surtout par rapport aux espaces. Nous sommes dans une société où l'on crée de fausses intimités et où tout peut paraître artificiel. Moi je cherche à créer du vrai. J'essaie d'être le plus honnête possible dans mon travail. Parfois, je découvre par accident des matières qui m'intéressent, je fais des expériences curieuses comme lorsque j'ai rassemblé des œufs dans une petite coquille. L'aspect mou, flasque et compacté crée un contraste étonnant avec le côté sériel qui en fait une sorte de motif.

Pourquoi proposes-tu principalement des œuvres in situ ?

À côté de l'École d'art, je passe aussi un master de littérature, culture et patrimoine. Cela me permet d'étudier nos souvenirs intimes de lieux depuis différents points de vue. Je me suis notamment questionnée sur l'histoire du quartier de Tamaris à La Seyne-Sur-Mer, les changements d'usage de ses bâtiments et mon rôle dans cet espace. Quand Toulon a été bombardé, il a fallu vite reconstruire et on a dû repenser l'habitat. Je me suis toujours sentie très impactée par l'urbanisme. À Tamaris, il y a ce silence qui peut être intimidant et j'essaie de le révéler.

Que t'évoque l'espace de la Galerie du Canon ?

J'aime passer du temps à observer les aspérités des salles. J'y ai surveillé des

œuvres, mais j'en ai surtout été spectatrice. C'est un lieu aseptisé sur le principe du white cube. Je pourrais partir d'une petite fissure, d'endroits où on a pu oublier la peinture. Travailler sur les petits défauts, c'est une façon de les soigner. Mais j'attends de voir la pièce pour agencer mon travail à ma manière. Dans cette exposition, je vais exploiter cette notion d'intimité, à travers une performance, pour lui donner corps. Je me manifeste beaucoup par la parole et la voix est importante. J'aime surtout parler de ce que je connais et je le fais en transmettant des histoires d'émancipation de familles. Le fait que toute ma famille ait travaillé dans le même quartier que l'école d'art m'intéresse : les comportements qu'on adopte, le rythme quotidien des déplacements, la suppression de l'identité par l'uniforme, l'entreprise et ses codes, la gestuelle à adopter... Les médias et le monde nous incitent à jouer des personnages, mais l'intime nous ramène toujours à notre condition humaine.

Est-ce l'aspect organique, que tu as en commun avec Laëtitia Romeo, qui t'intéresse dans sa pratique ?

J'avais été très surprise par cet aspect cru de son dessin. On retrouve cet aspect visqueux, gluant et avec des courbes. Mais elle utilise aussi des mots crus dans ses sérigraphies. C'est quelqu'un de vrai. Et c'est aussi quelque chose au centre de mon travail. J'aime sa spontanéité. Elle est passionnée et cela la pousse à se dépasser. Le public peut s'identifier à la fois à nos failles et à cette transparence que l'on veut avoir toutes les deux.

Que t'a apporté l'École d'art ?

Entrer dans cette école m'a permis de découvrir de nouveaux moyens

d'expressions. Le large panel de disciplines m'a amené à questionner sans cesse mon rapport à l'œuvre et au spectateur ainsi que nos choix de mise en espace. J'ai pu prendre confiance en moi, développer un esprit critique et échanger avec les autres étudiants. Avec la pandémie et les deux confinements, c'était important de conserver des liens avec tout le monde.

Maureen Gontier

BIOGRAPHIE

Née en 1998 à Toulon, Flora Marchisio grandit dans une famille de cheminots travaillant à la gare. Cette atmosphère ferroviaire lui permet de prendre conscience que ses parents rentrent tard le soir et commencent tôt le matin. Souvent, en passant devant la gare, elle voit sa mère en uniforme vendre des billets, faire des accueils embarquement, pour elle c'est "Maman" pour les voyageurs c'est "Kaliste" (elle ne donne pas son vrai nom). C'est aussi sa mère qui l'emmène voir des expositions à la Villa Tamaris, quartier de la Seyne-Sur-Mer où elle a grandi. Cet échange entre services dans une grande entreprise et amour de la culture a permis à Flora de créer ses propres projets. C'est à l'ES-ADTPM qu'elle développe un aspect très sensible de sa personnalité, notamment par les essais de performances textuelles qui se révèlent être d'une forte intensité. Pour elle, c'est une façon de montrer une partie de soi, dans une hypersensibilité absolue et dans un contexte archaïque où il faut absolument tout cacher et ne rien dévoiler.



Travaux - Flora Marchisio Defendini - 2022



Artiste maintenant bien connue de Cité des arts (voir interviews précédentes), Laëtitia Romeo a eu le plaisir d'être invitée par la fraîchement diplômée Flora Marchisio-Defendini.

Comment vous êtes-vous rencontrées ?

Nous nous croisons à l'école, mais nous nous sommes surtout connues lors de l'exposition "Essentielle(s)", où nous avons pu beaucoup discuter en gardant la galerie. Nous travaillons aussi ensemble pour un programme nommé "Bureau des Paysages en Mouvement". Nos pratiques n'ont rien avoir au premier abord, mais on s'intéresse à certains thèmes similaires, comme le paysage, de mon côté de façon immersive dans un paysage à travers le territoire, et plus particulièrement le nôtre, la région dans laquelle on grandit. Je pense qu'elle m'a choisi parce qu'on se fait confiance. Nous ne savons pas ce que chacune va produire exactement et on attend de découvrir cela le premier jour de montage, mais on sait qu'on ne sera pas déçues. On se connaît tous tellement bien déjà, on sait que ça va être encore plus excitant et que le résultat sera davantage intéressant !

Et à nous, peux-tu nous dire ce que tu vas présenter ?

Ça va s'appeler "Millimètres". Comme vous le savez, je laisse beaucoup de place à l'intuition et à l'imagination. Mon répertoire de formes était la concrétisation de mon univers imaginaire, toujours inspiré de la culture populaire. Les premières formes



Travaux, Flora Marchisio, 2022



Sans titre, Laëtitia Romeo, 2022

LAËTITIA ROMEO

Point par point.

car ils ont beaucoup plus de choix d'ateliers et de workshops.

Quels sont tes projets depuis ton exposition avec Lisa Jacomen à la Maison du Patrimoine de Six-Fours ?

Je ne m'arrête pas ! J'ai eu une commande de dessins pour un tatoueur... J'ai aussi fait des logos... Et je prépare une exposition à Strasbourg en mars, intitulée "Utopie souterraine". J'ai été invitée en décembre par la Galerie Wyrd à présenter trois ou quatre œuvres en noir et blanc... Et d'autres projets verront bientôt le jour !

Maureen Gontier

*www.villatamaris.fr

BIOGRAPHIE

Laëtitia Romeo, 28 ans, est née à Toulon. Elle a commencé par des études en graphisme qui lui ont servi de base plastique et a poursuivi jusqu'à l'obtention de son Diplôme National d'Expression Plastique en 2020. En s'aidant des codes associés au graphisme, elle déploie ainsi son propre univers imaginaire. Sa production plastique est essentiellement basée sur le dessin, la peinture et la sculpture, qu'elle met en corrélation lors de ses installations. Souvent In Situ, le lieu où elle travaille lui sert de support et de matière pour déployer sa production à différentes échelles.



Travaux, Flora Marchisio, 2022

ZACHARY VINCENT

Imprimer et construire.

Pendant son cursus, Zachary a développé une passion pour les bâtiments, et pour la sérigraphie. Diplômé de l'ESADTPM en 2021, il crée actuellement son propre atelier.

Qu'est-ce qui t'intéresse dans l'urbain et la construction ?

L'urbain et surtout la ville surtout, sont pour moi un terrain d'exploration. J'ai toujours vécu en ville, j'y ai passé mes journées et mes soirées. Je suis aussi sensible à l'urbain, à la ville et à la construction du fait de mon parcours : j'ai fait deux ans d'architecture, ça a stimulé mon intérêt pour les bâtiments, principalement les bâtiments abandonnés.

Ton exposition "Perruques chantier" lie les arts-plastiques et le monde ouvrier, est-ce que tu peux m'en dire plus sur cette relation ?

Par mon père, j'ai grandi sur des chantiers, il a fait pas mal de rénovations quand j'étais plus jeune. J'ai aussi beaucoup d'amis qui travaillent dans le bâtiment. De ce fait, ça m'a toujours intéressé. J'ai toujours été confronté à ces matières, à ces matériaux qui viennent de ce domaine d'activité. Cette exposition est un moyen de lier ma pratique artistique avec ce que je fais en ce moment, à savoir la rénovation d'un local. C'est l'occasion de travailler avec ces matériaux issus de mes travaux dans l'atelier pour créer des pièces et en faire mon expression plastique.

Pourquoi t'exprimer via la sérigraphie en particulier ?

La sérigraphie me permet de produire des multiples, de rendre accessibles les œuvres d'art au grand public plutôt que d'avoir affaire à une œuvre unique. C'est ce qui a toujours été fait avec les autres médiums de production en série d'images ou

d'œuvres d'artistes comme la lithographie ou la gravure. Ça me donne la possibilité de toucher un autre public que celui des musées et des galeries. Je m'exprime aussi via cette pratique parce que cela me permet d'imprimer sur toute surface quelle qu'en soit la matière, du moment qu'elle est plane et lisse.

Tu as fait tes cinq ans à l'ESADTPM, as-tu une anecdote à nous faire partager ? Comment as-tu vécu tes années là-bas ?

C'est un cadre que j'ai trouvé très accueillant dès mon arrivée. En plus comme à l'époque nous n'étions pas très nombreux, nous nous connaissons tous. Ça faisait un peu comme une communauté ou même une famille. Je me souviens qu'avec Florent Lebrun, nous avons créé une association étudiante où l'on faisait des sandwiches le mercredi : ça permettait de fédérer les professeurs et les étudiants.

Qu'est-ce que tu attends de ton futur atelier ? Comment l'envisages-tu ?

À partir de ma licence, je gèrais, je faisais office d'assistant pour l'atelier de sérigraphie de l'école. C'est toujours cette pratique qui a défini mon parcours aux Beaux-Arts. Pendant ma dernière année de master, j'ai eu l'occasion de faire un stage à l'atelier Tchikebe à Marseille, ça m'a donné envie de me spécialiser et d'ouvrir mon propre atelier. Ça me permettrait d'imprimer librement sur textile pour m'assurer une rentrée d'argent, et surtout de continuer à faire des tirages artistiques en collaborant avec d'autres plasticiens que

je connais ou qui voudraient travailler avec moi pour faire des tirages de leurs œuvres. L'intérêt est surtout là : me placer aussi en tant qu'artisan sérigraphe, que les gens viennent me voir pour tirer ce qu'ils veulent en sérigraphie.

Tu exploites des matériaux que tu manipules dans ton quotidien : comment c'est de créer dans cette période mouvementée ?

C'est un peu plus compliqué, d'où l'intérêt d'avoir son propre local. Ma pratique nécessite un atelier, un espace dédié, c'est donc plus difficile de travailler chez soi. Ça m'a aussi relancé sur d'autres pratiques, notamment la peinture et du dessin que j'utilisais plus pendant mes premières années d'études, des choses plus simples ou qui nécessitent moins de matériaux comme la photographie.

Valentin Calais

BIOGRAPHIE

Jeune artiste diplômé de l'ESADTPM en 2021, Zachary vit et travaille à Grenoble actuellement. En relation étroite avec la culture populaire et les formes d'expression dans l'espace public où se combinent images et textes pour véhiculer un message, il développe une activité de sérigraphie textile et papier principalement, sur laquelle se greffent ses préoccupations sur la notion de tiers-lieux et le fait de réinvestir des lieux laissés à l'abandon.



VEHANUSH TOPCHYAN

Vers la contemplation.



Travaillant à partir de vidéos et de photographies qu'elle produit ou qu'elle chine, Vehanush Topchyan s'intéresse à la notion d'image.

Tu travailles essentiellement à partir des médiums de la photographie et de la vidéo, peux-tu me parler de ton rapport à l'image ?

Avec les images j'essaie d'interroger et de découvrir la réalité. J'ai commencé mon travail sur l'image en m'intéressant à ces sortes de manifestations invisibles que sont les tâches, les auréoles, les poussières qui apparaissent parfois sur les photographies argentiques. Dans l'histoire de la photographie, ces manifestations étaient vues comme des erreurs à corriger qui dérangent la lecture des images. Mais moi, c'étaient surtout ces erreurs qui m'intéressaient, je les voyais comme une sorte de mémoire des photographies. C'est quelque chose qui souvent me semblait plus réel que les images en elle-même car il y avait un aspect physique qui s'ajoutait. Après j'ai poussé cette réflexion plus loin en m'intéressant à ces traces qui sont devenues le sujet principal de mon travail. Je voulais rendre son importance à ce qui semble des détails anecdotiques, comme si je changeais la mise au point pour donner à voir ce qui passe inaperçu d'habitude.

Comment tes origines arméniennes influencent-elles ton travail ?

Ce sont surtout des questionnements

par rapport à l'héritage historique et artistique. Souvent tu commences à réfléchir à ça quand tu prends de la distance avec ton pays natal. Quand j'étais en Arménie, je ne me posais pas vraiment ces questions : d'où je viens ? Comment cet héritage m'influence ? Mais depuis que je suis arrivé en France, surtout pendant mes études aux Beaux-Arts, j'ai été bouleversée par cette division, ces différences entre les deux pays, les traditions, les temporalités. C'est à ce moment-là que je me suis intéressée à cet héritage que j'ai ramené avec moi en France et qui influence mon travail inconsciemment. Quand je rentrais en Arménie et que je montrais mes travaux à mes amis, ils me disaient qu'ils ressemblaient à ceux d'autres artistes arméniens que je ne connaissais même pas. Tu te rends compte que tes créations peuvent ressembler à celles d'un autre artiste, parce que vous avez vécu dans le même pays, que vous avez le même passé, que vous avez vu les mêmes paysages.

Depuis que tu travailles dans le sud de la France y a-t-il des choses qui ont marqué ton regard de plasticienne ?

C'est peut-être banal mais je dirai la

mer. Avant d'arriver dans le Sud, je n'avais jamais vu la mer. Quand tu la vois pour la première fois, ça t'inspire énormément. C'est assez fascinant comme expérience. Je pense que ça m'a beaucoup influencée dans mes travaux sur la répétition ou sur le mouvement.

Qu'est-ce-que tes études à l'ESADTPM ont apporté à ta pratique ?

Pour moi c'est surtout par rapport à la réflexion que ça m'a aidée. Le fait d'avoir une équipe d'enseignants qui t'apprend à te poser les bonnes questions et à trouver tes propres réponses... L'autre chose que je retiens de l'ESADTPM est cette ambiance assez familiale et l'accessibilité des professeurs qui sont toujours là pour t'aider et te faire avancer.

Valentin Calais

BIOGRAPHIE

Vehanush Topchyan, née en 1989 à Gyumri, Arménie, vit en France depuis 2013. Diplômée à l'ESADTPM en 2020, elle vit et travaille à Grenoble.



Sérigraphies sur dalles de béton, Zachary Vincent, Villa Jane, 2021



DNSEP - Zachary Vincent - 2022



Le baiser, Vehanush Topchyan, Galerie du Canon 2021

GRÉGORY GRANADOS

Design, musique, danse et temps.

Après un DNAT obtenu à l'ESADTPM et un DNSEP à l'ESADSE, Grégory a marqué les esprits varois en obtenant le grand prix de la Design Parade en 2019. Il revient pour nous sur son parcours.

Dans ton nouveau projet, "Step", tu fais le pont entre design, musique, et formation...

J'ai étudié pendant cinq ans le travail du bois : ébénisterie, lutherie, menuiserie en siège, puis je suis allé à la Chelsea School of Art, et aux ESAD de Toulon et de Saint-Étienne. En première année d'école d'art, j'avais une vision rigide du design, mais grâce à une rencontre avec Régine Chopinot et un stage chez les frères Bouroullec ces années m'ont petit à petit ouvert l'esprit. Step est né de tout cela, je questionne la musique et la danse, au-delà de l'aspect fonctionnel. C'est un instrument de musique tellement grand, et polymorphe, qu'il doit être utilisé à plusieurs. Ses éléments s'installent et s'organisent dans l'espace. Pour l'utiliser, tu peux courir, marcher, danser... Une question est sous-jacente : l'expérience de l'objet collectif permettrait-elle de fédérer une écoute mutuelle. Juste après mon diplôme, j'ai pu bénéficier du dispositif "Création en cours" des Ateliers Médicis à Paris, qui permettait d'être en résidence dans une école primaire à Rians. Avec les élèves nous avons commencé à imaginer un instrumentarium : une bibliothèque d'instruments sonores. On a utilisé ce que l'on avait autour de nous, des plots, des boîtes de conserve et ça a fini en concert punk ! À travers Step j'essaie de démocratiser la question acoustique des matériaux de l'industrie : un tube d'acier quelconque, d'un certains diamètre et dimension, donne une

note précise. Aujourd'hui, mon intérêt pour la transmission m'a permis de devenir professeur à l'ESAD de Saint-Étienne.

Tu as une relation privilégiée avec la Villa Noailles...

C'est là où j'ai commencé. En tant qu'étudiant, j'y ai fait des vacations, comme médiateur pour les expositions, à partir de 2013. Ce fut un très bon moyen de développer une culture liée à l'objet, mais aussi au patrimoine, à la mode... J'y ai notamment compris les enjeux d'une scénographie. Et juste après il y a ce switch... ou je me suis retrouvé dans la position du lauréat de la Design Parade. Ce fut bien sûr un très grand tremplin, qui m'a permis de développer beaucoup de choses et de vivre de ce que je fais, c'est un privilège. Grâce à ce prix, j'ai eu la chance d'effectuer deux résidences. À la Manufacture de Sèvres, j'ai réalisé le projet "Tiempo", où j'ai fabriqué un aléatronome en porcelaine. Le son de cette matière m'intéressait. Elle est très polymorphe, et a une sonorité particulière à chaque fois. J'ai fabriqué un outil qui interroge le temps, la pulsation. C'est arrivé à ce moment où le temps variait, suite aux confinements. La cloche produit des pulsations qui changent de rythme et nous invitent à tendre l'oreille. Au Cirva à Marseille, j'ai eu plusieurs périodes de résidence d'une semaine complète. Lors de ma première venue, je suis arrivé avec une pousse de plante, la Desmo-

dium Gyran : quand tu mets de la musique à côté d'elle, elle ondule ses feuilles. J'ai simplement voulu créer la plus belle maison pour cette plante, en verre soufflé. Dans ce projet il y a aussi ce rapport au temps, dans ce cas précis, un rapport à la matière qui joue entre gravité et temps. J'ai réalisé une série de germoirs puis une version vase quand la plante atteint son adolescence.

Que retiens-tu de ta scolarité à l'ESADTPM ?

En option design, j'avais deux professeurs : Olivier Millagou et Antoine Boudin. Je venais de l'artisanat qui conditionne une certaine façon de travailler, compris comme un processus. J'ai également porté des lunettes, des chapeaux. Venant de Normandie, j'ai été veillé par le Var. Ce fut un grand fort rapport à la terre : tu peux aller te promener dans deux cours, réfléchir à la lune, à Londres, il décide d'en faire son métier. En 2013, c'est par le biais d'une rencontre avec la chorégraphe Régine Chopinot à Toulon que son intérêt pour la danse est venu. Depuis ce jour il continue de travailler avec la chorégraphe. Après avoir obtenu son DNSEP en 2018 Gregory a eu la chance d'être lauréat du dispositif Création en Cours 2018 organisé par les Ateliers Médicis, du festival Design Parade 2019 organisé par la Villa Noailles ainsi que des Grands Prix de la Création de la Ville de Paris 2020 organisés par les Ateliers de Paris. Aujourd'hui Gregory enseigne à l'ESADSE et continue d'investiguer les champs de la danse et de la musique par l'intermédiaire du design.

BIOGRAPHIE

Originaire de Normandie, Gregory Granados commence ses études par cinq ans de formation dans le monde du bois en ébénisterie, menuiserie en sièges et lutherie. Au travers d'une initiation au design à la Chelsea school of arts à Londres, il décide d'en faire son métier. En 2013, c'est par le biais d'une rencontre avec la chorégraphe Régine Chopinot à Toulon que son intérêt pour la danse est venu. Depuis ce jour il continue de travailler avec la chorégraphe. Après avoir obtenu son DNSEP en 2018 Gregory a eu la chance d'être lauréat du dispositif Création en Cours 2018 organisé par les Ateliers Médicis, du festival Design Parade 2019 organisé par la Villa Noailles ainsi que des Grands Prix de la Création de la Ville de Paris 2020 organisés par les Ateliers de Paris. Aujourd'hui Gregory enseigne à l'ESADSE et continue d'investiguer les champs de la danse et de la musique par l'intermédiaire du design.

PAULINE MICHALLET

Atmosphère... Atmosphère...

Dans tous ses projets de design, Pauline s'attache à créer une atmosphère particulière. C'est le sujet qu'elle a choisi pour son mémoire de master à la sortie de Camondo, après avoir obtenu sa licence à l'ESADTPM, et qu'elle continue d'explorer à travers ses différentes créations.

Pourquoi as-tu choisi la filière design ?

Ce qui m'intéressait dans le design était la transdisciplinarité et le fait de pouvoir réaliser des œuvres concrètes dans lesquelles les gens pourraient vivre. En Art, on soulève des questions ; en Design, on y répond, on trouve des solutions aux problèmes. J'aime le côté immersif du design, pouvoir changer les lieux de vie, grâce à un objet ou à un aménagement d'espace.

Quel fut l'apport de ta formation à l'ESADTPM ?

Tout d'abord, apprendre à travailler avec des matériaux naturels. La notion d'écoconception est fondamentale pour l'ESADTPM. Également pouvoir ancrer notre projet dans le territoire, notamment en travaillant avec des producteurs locaux. On nous a aussi enseigné à trouver des solutions pour réaliser des projets ambitieux. Cette formation nous pousse à nous questionner plus, à aller plus loin, au-delà de la beauté, et à aborder tous les aspects d'un sujet.

Tu as fait ton master à Camondo, quelle est la complémentarité des deux écoles ?

À Camondo, j'ai fait plutôt de l'Architecture d'intérieur, alors qu'à l'ESADTPM, plutôt du design d'objet. Les Beaux-Arts, en licence, poussent vraiment à la créativité, à développer un imaginaire et un concept. En Master, on s'ancre plus dans la réalité. Nous devons notamment exceller dans tous les détails de la fabrication. On a, par exemple, réalisé un habitacle de bateau pour passagers, pour lequel on a dû aller jusqu'à décrire les normes d'isolation des parois.

Quelles sont les particularités de ton travail ?

Je m'attarde particulièrement sur l'atmosphère, sur l'expérience que l'on vit, les ambiances que créent les objets... Mes mentors sont Peter Zhumtor et Juahni Pallasma, sur qui j'ai réalisé un mémoire à ce propos. J'aime m'attacher aux détails qui vont créer cette atmosphère, mais aussi aux éléments décalés qui vont faire que l'on vit l'expérience différemment.

Quels sont tes projets actuels ?

Après mon diplôme, j'ai eu une première bonne expérience chez Rodolphe Parente Architecture, qui m'a permis de mieux connaître les aspects contact client et rendu client. Puis il y a eu un appel à projet de la Maison Chanel au sein de Camondo et j'ai été sélectionnée. Je travaille sur Le19M, un bâtiment tout juste inauguré qui réunit les Maisons d'Art avec qui Chanel travaille. La consigne du projet était de faire ressentir l'atmosphère de petites mains, de savoir-faire artisanal au sein de ces nouveaux espaces, grâce à de l'aménagement, de la scénographie et de l'objet.

Tes projets de diplôme étaient très ancrés dans notre territoire...

Pour mon master, j'ai imaginé un projet nommé "Ecran salé", un festival de cinéma en plein air, qui aurait lieu au Mourillon. Je me suis inspirée de l'ambiance qui émanait des drive-in, où l'on a son propre espace privé. D'ailleurs, le premier drive-in a été créé à La Farlède ! Ça faisait également écho à la situation sanitaire, avec ce respect des distances. Pour ce projet, j'ai créé un fauteuil spécial, entièrement déhoussable, pour

Fabrice Lo Piccolo



Horizon - Fondation Carmignac 2019 - Pauline Michallet

BIOGRAPHIE

Pauline Michallet est une jeune architecte d'intérieur et designer, née à Béziers, diplômée de l'ESADTPM et de l'école Camondo. Passionnée de création et de transdisciplinarité elle débute son parcours à l'École Supérieure d'Art et de Design de Toulon où elle effectue sa licence. Puis elle intègre l'école Camondo Méditerranée, pour effectuer son master. Elle en sortira diplômée avec mention. À la sortie de l'école, elle effectue un stage chez Rodolphe Parente Architecture. Elle se lance ensuite en free-lance pour orchestrer son premier projet solitaire sur lequel elle travaille actuellement pour Le19M et Chanel.



Projet Step - Grégory Granados



Ecran salé - Toulon - Pauline Michallet

